

D'UNE SEULE VOIX

Rien dire

Bernard Friot

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“J’ai rien à dire. ok, d’habitude, je parle sans arrêt, même que ça énerve ma mère. « Brahim, ferme ton robinet », elle me dit, dix fois, vingt fois par jour. Mais en vrai, j’ai pas la tchatche. Quand je parle, c’est pour ne pas entendre les mots dans ma tête. Je les noie en disant n’importe quoi.”

Stage de préparation au bac de français. Bientôt, ce sera son tour. Il lui faudra prendre la parole, seul sur une chaise, le temps que brûle une bougie. Dans sa tête, ça se bouscule. Rien à dire ou trop à dire ?

*Pour Saïd.
Pour Gerda.*

“J’arrive où je suis étranger.”
Louis Aragon

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

Conception graphique : Guillaume Berga

© Actes Sud, 2007
ISBN 978-2-330-00688-4

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse*

D ' U N E S E U L E V O I X

Rien dire

Bernard Friot

ACTES SUD JUNIOR

Demain soir, ce sera mon tour.

La prof pointera le doigt sur moi et dira : “À toi, Brahim.” Et il faudra que j’y aille.

Peut-être.

C’est un jeu, paraît-il.

Ça fait partie du “stage” de préparation au bac de français. “Stage”, tu parles... En fait, on passe quatre jours en pleine campagne, dans un ancien pensionnat transformé en centre d’accueil pour colonies de vacances et classes transplantées.

Cours le matin, ateliers l'après-midi : lecture à voix haute, simulations d'épreuve orale, etc. Le soir, la classe est réunie dans la salle de conférence, aménagée sous les toits. Poutres apparentes, parquet ciré.

Règle du jeu : un élève vient s'asseoir sur une chaise, au centre de la pièce, devant les autres, disposés en demi-cercle. Et il parle. De ce qu'il veut. Enfin, pas vraiment. Il faut parler de soi, de sa situation, de ses projets, de ses passions. Sans rire.

Durée de parole : le temps qu'une bougie se consume. Pour pimenter le jeu, il y a des bougies de tailles et de grosseurs différentes.

Karine vient de terminer. Silence dans la salle. Bouchra essuie discrètement une larme. Kévin a posé sa tête sur l'épaule de Mathilde. Mes doigts tremblent, je ne sais pas pourquoi.

C'est à Thomas maintenant. Il se lève, s'avance vers la chaise, s'assoit, allume la bougie.

J'ai la gorge serrée, nouée, étranglée.

Je ne pourrai pas, moi.

C'est pourtant simple : se lever, s'avancer vers la chaise, s'asseoir, allumer la bougie, et parler.

Parler.

Demain, ce sera mon tour.

Mais, dans ma tête, ça parle déjà.

J'ai rien à dire.

Non, c'est vrai, j'ai rien à dire. OK, d'habitude, je parle sans arrêt, même que ça énerve ma mère. "Brahim, ferme ton robinet", elle me dit, dix fois, vingt fois par jour. Mais en vrai, j'ai pas la tchatche. Quand je parle, c'est pour ne pas entendre les mots dans ma tête. Je les noie en disant n'importe quoi.

Je n'aime pas trop ce jeu.

D'abord, à quoi ça sert ?

Et vous avez vu la bougie que j'ai tirée ? Vingt centimètres au moins. Il y en a pour des plombes avant qu'elle brûle en entier.

Ce qui me passe par la tête en ce moment ? Je ne sais pas.

C'est-à-dire, c'est compliqué. Moi, dans ma tête, ça se bouscule, je pense à plein de choses à la fois, impossible de me fixer sur une seule idée.

En ce moment ?

C'est idiot. Je pense à mes chaussettes. Et à un gâteau. Un gâteau allemand.

Pourquoi les chaussettes ? Non, c'est trop bête, c'est pas important. Vraiment

nul. Après ce qu'a raconté Karine. Chapeau, Karine, c'était super courageux ce que tu as dit. Je t'assure, je t'ai admirée. Je regardais tes mains pendant que tu parlais. J'aurais voulu les prendre dans les miennes, et les serrer, tes mains, les serrer pour les réchauffer, pour les calmer. Les aimer.

Oui, oui, je sais, il faut que je parle de moi. OK, j'ai compris.

Alors, les chaussettes.

La chaussette du pied droit, plus exactement. J'ai toujours peur qu'elle soit trouée. C'est une obsession, j'y peux rien.

Mais non, je déconne pas, c'est vrai,

je peux pas m'en empêcher. C'est juste le pied droit. Le gauche, je m'en fous. J'ai l'impression d'avoir un trou dans la chaussette. Tout à coup, j'ai un doute, et j'ai beau me répéter : Arrête, tu déliras, ça fait dix minutes à peine que tu as vérifié, il faut que je regarde, tout de suite ! C'est plus fort que moi. Même en cours, j'enlève ma chaussure, et je vérifie l'état de la chaussette. Au collège, j'ai pris je ne sais combien de punitions à cause de ça, et des remarques sur le carnet : "N'écoute pas en classe", "Se déchausse en cours" et même une fois : "Exhibitionnisme pédestre". Ça, c'était mon prof de physique, en troisième.

Mince, je tiens plus. J'aurais pas dû parler de ça ; maintenant, j'ai un doute. Je sens que j'ai un trou à ma chaussette, je le sens, je le sens. Je peux enlever ma chaussure maintenant ? Sinon, je vous préviens, je pourrai pas aligner deux mots sensés.

Alors, cette chaussette ? Impec. Pas le moindre trou. Remarquez, ç'aurait été étonnant, elle est neuve. Ma mère en achète par dizaines sur le marché du vendredi. Le vendeur lui fait un prix. Elle marchande, ma mère, elle se croit au souk, parfois. Elle est très forte, l'autre jour, elle a réussi à obtenir un rabais de 30 % sur une cafetière électrique toute neuve.

Ma mère au souk : le parfait stéréotype sur les Arabes. Alors qu'il faudrait la voir au marché : petite jupe noire étroite, T-shirt manches courtes mou-lant jaune, rouge ou blanc, chaussures à petits talons, cheveux courts coiffés en arrière, maquillage discret.

Elle est belle, ma mère.

Je suis jaloux quand on la regarde.

C'est un stéréotype, ça aussi ?

“Stéréotype”, drôle de mot. “Stéreo” et “type” : j’imagine des tas de bouches anonymes et sans visage qui répètent la même chose, un écho répété à l’infini qui finit par brouiller les paroles, les transformer en une bouillie infâme. Ça me coule sur la figure, sur les mains...

Dégueulasse.

Bon, je vais pas continuer une demi-heure sur les chaussettes. Elles sont 100 % coton, je supporte pas le synthétique.

J'ai une idée : je vais me mettre pieds nus, comme ça, j'aurai l'esprit tranquille. Voilà, chaussure droite, chaussure gauche... Brrr, glacé, le parquet ! Mais j'aime bien... Ça me rappelle... Non, rien...

Elle est trop dure, cette chaise, en plus. Je vais mettre mon pull sous mes fesses.

J'ai rien à dire. Rien à dire.

Ah, oui, le gâteau allemand ! C'est une longue histoire, ça...

Pourquoi j'ai pensé à ce gâteau, tout à l'heure ?

Rien à voir avec les chaussettes, je vous rassure.

Du *Stollen*. Personne ne connaît, je parie. Et en plus, vous ne seriez même pas capable de prononcer correctement. "*Stollen*" : c'est "chtollen", avec un "o" ouvert, bref. Pas "stau-len". Et puis il faut entendre les deux "l". La première syllabe est gourmande, presque affamée, la seconde légère et rassasiée. Enfin, c'est comme ça que je l'entends.

Je l'entends pas seulement, d'ailleurs,

je l'ai dans la bouche, ce mot : *Stollen*,
Stollen. Je le sens, je le goûte.

Non, je ne délire pas. J'aime cette
langue. Et le *Stollen*.

*Jetzt hätte ich Lust, Deutsch zu spre-
chen, und es ist mir egal, wenn nie-
mand mich versteht...*

Je sais, je ne respecte pas les règles du
jeu. On est en cours de français. Et en
français, on n'aime pas les langues
étrangères. Ni les étrangers, d'ailleurs.

J'ai pas peur.

Pourquoi j'aurais peur, d'abord ?

J'ai rien à dire. Rien à dire.

Le *Stollen*.

Oui, le *Stollen*.

D'abord, le définir : le *Stollen* est un gâteau allemand traditionnel. Créé à Dresde au XVIII^e siècle. Dresde, capitale de la Saxe, bombardée, rasée en 1945 par l'aviation anglaise...

Je parle comme un dictionnaire, non ? et je ne reconnais pas ma voix. C'est drôle, dans ma tête je vois les mots, bien alignés sur un fond mouvant un peu jaune, et les mots sont noirs, épais, un peu comme des chenilles qui avancent en rampant...

Et puis tout à coup, les mots sont remplacés par des images. Je ne sais pas si c'est en couleurs ou en noir et blanc,

L'AUTEUR

Bernard Friot a été longtemps enseignant de lettres et s'est particulièrement intéressé aux pratiques de lecture des adolescents. Traducteur de livres allemands pour la jeunesse, il est l'auteur de nombreuses histoires courtes (*Histoires pressées*, *Histoires minute* et autres) ainsi que de romans pour adolescents. Il a aussi publié plusieurs recueils de poésie.

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud